



“Domaine étranger” dirigé par Jean-Claude Zylberstein

SOMERSET MAUGHAM

Et mon fantôme en rit encore

Carnet d'un écrivain



LES
BELLES
LETTRES

W. SOMERSET
MAUGHAM

ET MON FANTÔME
EN RIT ENCORE

Carnet d'un écrivain

Journal 1892-1944

Introduction de Samuel Brussell

Traduit de l'anglais

par Corine DERBLUM

PARIS
Les Belles Lettres
2024

Titre original :

A writer's notebook

© The Royal Literary Fund, 1988.

© Les Belles Lettres, 2024
pour la présente édition
95, bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45543-3

1900

Quand une femme de quarante ans dit à un homme qu'elle est assez vieille pour être sa mère, il n'a pour seul salut que la fuite. Ou bien elle l'épousera, ou elle le traînera devant les tribunaux pour lui intenter une action en divorce.

On devrait toujours cultiver ses préjugés.

Cornouailles. Le vent soulevait la mer par ses abysses et l'eau se précipitait en lourdes masses sombres contre les rochers. Au-dessus le ciel se mouvait en tourbillons frénétiques, les nuages tourmentés couraient à travers la nuit et le vent soufflait, sifflait, hurlait.

Des fragments de nuage, torturés, déchirés, fuyant dans le ciel telles les âmes muettes de l'angoisse poursuivies par la vengeance d'un Dieu jaloux.

Le tonnerre gémit au loin et, une à une, tombèrent les premières gouttes de pluie, telles les larmes de Dieu.

Le vent semblait conduire un char dont les chevaux, muscles tendus, frémissaient dans leurs traits ; il les fouetta avec furie et ils s'élancèrent impétueusement ; l'air matinal fut percé d'un long cri strident, comme la plainte de femmes affolées fuyant un danger irréversible.

J'allais sans but, et le sol tendre tapissé de feuilles brunes, craquelé par le cours sinueux de cent ruisselets, exhalait une odeur de terreau humide, les senteurs voluptueuses de notre mère la Terre, grosse de vie silencieuse. Les branches longues de l'églantine s'accrochaient à mes pieds. Ça et là, dans des coins abrités, fleurissaient la primevère et la violette. Les ramures délicates des hêtres étaient sombres parmi les jeunes feuilles, éclatantes et tendres, aux bourgeons à peine éclos. C'était un paradis d'émeraude. L'œil ne pouvait percer cette verdure foisonnante. Sur les brindilles minces, c'était un entrelac plus ténu qu'une pluie d'été, plus subtil que les brumes du crépuscule. C'était aussi intangible qu'une belle pensée, une scène qui repoussait au loin toute idée de tristesse et d'amertume. Le feuillage était si pur que, mon esprit lui aussi purifié, je me sentais un enfant. Ici et là, bien au-dessus des autres arbres, s'élançait un sapin, immense, droit comme une vie sans blâme, mais sombre, froid et silencieux. On n'entendait que la course bruisante d'un lapin dans les feuilles mortes ou les bonds précipités d'un écureuil.

Après la pluie, le soir venu, les oiseaux entonnèrent un chant si joyeux qu'il semblait impossible que ce monde fût un monde de tristesse. Caché sous le feuillage, tout en haut des hêtres, l'étourneau chantait à pleine gorge ; et le bouvreuil et la grive. D'un pré éloigné, un coucou répétait sans fin son appel et, plus loin encore, tel un écho, un autre coucou lui répondait.

Green Park en hiver. La neige tombait, légère comme des pas d'enfants. Elle masquait de son manteau les sentiers bien taillés, ensevelissait l'herbe piétinée, la neige, à perte de vue, sur les toits, sur les arbres. Le ciel était bas, lourd d'un froid cruel, et la lumière faible et grise. En longue rangée luisaient les lampes rondes et, accrochée aux arbres dénudés, une brume violette glissait le long du sol comme la traîne d'une nuit d'hiver. Le froid perçant avait tué les autres couleurs, mais la brume était violette, d'une exquise douceur, mais froide, si froide qu'un cœur las pouvait à peine endurer son angoisse. Les demeures de Carlton House Terrace

formaient de sombres masses menaçantes sur la blancheur de la neige. Le jour s'affaiblissait dans un silence spectral, sans qu'on entraperçût le soleil couchant. Le ciel gris se fit plus sombre, et les lampes brillèrent avec plus d'éclat, chacune entourée d'une pâle auréole.

Londres. Les nuages du couchant s'étendaient à l'occident, comme l'aile immense d'un archange traversant l'espace dans une course vengeresse ; et l'ombre ardente jetait sur la ville une lumière blafarde.

Les boutons d'or se déployaient sur le pré vert comme une nappe d'or, un tapis pour Fleur de Lys, le fils de roi, et pour Jonquille, le fils du berger aux membres blancs.

Au-dessus des arbres, pris dans les branches nues, flottaient les fins nuages noirs, pareils aux lambeaux d'un ample vêtement onduleux.

Les fins nuages noirs s'arrachèrent aux cimes, se déchirant entre les branches nues.

Pétrel océanique et aérien.

Les sombres nuages immobiles s'amoncelaient en masses gigantesques, si distinctement tracés, si arrondis, qu'on croyait y voir l'empreinte des doigts d'un sculpteur titanique.

Il y avait un bosquet de grands sapins, sombres et broussilleux, leur vert foncé voilé d'une brume d'argent, comme si le gel blanc de cent hivers avait duré jusque dans l'été, telle une buée glacée. Devant eux, en bordure de la colline où, serrés par centaines, montaient les pins, s'élevait ici et là un chêne à peine bourgeonnant, paré en sa verdure naissante telle la fiancée d'un jeune dieu. Et l'éternelle jeunesse des chênes s'opposait, comme le jour à la nuit, à l'âge immémorial des sapins.

Les sapins ressemblaient à la forêt de la vie, ce gris et sombre labyrinthe où errait le poète de l'Enfer et de la Mort.

Les champs renaissaient sous l'herbe jeune et haute du printemps, les boutons d'or se dressaient gaiement, insouciant de la nuit sans pitié, se pâmant au soleil comme ils s'étaient réjouis plus tôt de la pluie vivifiante. De douces gouttes de pluie s'attardaient encore sur les marguerites. La boule pulvéreuse du pissenlit, emportée par la brise, s'envolait, symbole de la vie humaine, sans but, cédant au moindre souffle, inutile et sans autre mission que de répandre sa graine sur le sol fertile, pour que d'autres comme elle surgissent l'été suivant et à leur guise, fleurissent, se reproduisent et meurent.

Je ne savais pas alors quelle succulente salade on fait de cette herbe modeste.

Les haies d'aubépine, saines et bien taillées, laissaient s'ouvrir leurs minuscules boutons et, çà et là, déjà en plein épanouissement, fleurissait l'égline.

Au couchant, sur le gris ardoise des nuages à l'occident, se répandit une vapeur ardente, pluie infinitésimale, une grande poussière d'or qui s'abattit sur la mer silencieuse, comme la traîne d'une déesse de feu ; et bientôt, brisant le sombre mur de nuages tel un titan les murs de sa prison, le soleil darda ses rayons, boule de cuivre géante. Comme au prix d'un effort physique, il écarta les nuages, emplissant l'entièreté du ciel de son éclat ; alors sur la mer placide s'étira un large passage flamboyant pour que puissent voyager les âmes passionnées des hommes, éternellement, vers la source de lumière impérissable.

Les nuages surplombaient la vallée, lourds de pluie ; et l'on était singulièrement mal à l'aise à les voir chargés d'une eau qu'ils s'obstinaient douloureusement à retenir.

Le bois de pins était frais et silencieux, en harmonie avec mon humeur. Les hauts troncs, droits et minces comme les mâts des voiliers, les douces senteurs aromatiques, la pénombre, et la brume mauve, si légère qu'elle était à peine discernable, une simple

et chaude luminosité dans l'atmosphère – tout me donnait une exquise sensation de repos. Mon pas sur les aiguilles brunes ne produisait aucun son, la marche était agréable et facile. Les odeurs me comblaient d'une ivresse somnolente, telles les drogues orientales. Les teintes étaient si douces qu'on ne pouvait imaginer qu'il fût possible d'en reproduire la nuance à l'aide de pinceaux et de peinture ; l'air subtilement coloré entourait les choses, estompant leurs contours. J'étais possédé d'une songerie agréable, indéfinissable, rêve éveillé d'une émotion quasi voluptueuse.

Heureux celui qui sait accepter les émotions de la Nature sans essayer d'en percer le mystère !

Le vent soupirait à travers les pins, pitoyable ainsi qu'une jeune fille soupirant sur son amour défunt.

Le champ tout jaune d'innombrables boutons d'or, un tapis printanier que pourraient à merveille fouler les anges du Pérugin.

C'était un concert d'une infinie variété ; dans chaque haie, dans chaque branche d'arbre, cachés dans le feuillage, les oiseaux chantaient. Chacun chantait comme pour surpasser les autres, comme si sa vie en dépendait, comme si l'existence était insouciant et joyeuse.

La campagne ondoyante offrait de larges vues de vertes collines et des champs gras du Kent. Ce coin, le plus fertile du comté, était très boisé. Ormes, chênes et marronniers. Chaque génération avait fait de son mieux, et la région était tenue comme un jardin.

C'était un paysage aussi formel qu'un tableau de Claude ou de Poussin. On n'y voyait nul abandon, nulle liberté ; la main de l'homme était omniprésente dans cet agencement élégant et soigné.

Parfois, depuis une colline un peu plus haute que le reste, je pouvais plonger mon regard dans la plaine baignée de soleil, éblouissante d'or. Les champs de blé, les champs de trèfle, les routes et les ruisseaux, se rejoignant dans ce flot de lumière, formaient un dessin harmonieux, rayonnant et éthéré.

Une maison carrée en stuc, avec deux larges bow-windows et une véranda envahie par le chèvrefeuille et la rose. La nature avait peine à embellir la structure hideuse, compromis bâtard entre l'architecture géorgienne et un bon sens implacable. Elle avait pourtant un air de confort et de solidité, entourée d'arbres qui avaient bien pris, et le jardin en été s'enrichissait d'une douzaine de variétés de roses. Il était séparé par une petite haie de la pelouse où, pendant de longues soirées, les garçons du village jouaient au cricket. En face, à proximité commode, se trouvaient l'église et le pub du village.

Le ciel était d'ardoise, d'une couleur si terne et mélancolique qu'elle semblait peinte de la main de l'homme. C'était une couleur d'une tristesse infinie.

St James Park. Le ciel était gris, calme et bas ; et le soleil, cercle étroit de blanc filtrant avec incertitude, jetait une lueur dansante sur les eaux sombres. Les arbres, dans la lumière morne, avaient perdu leur verdure ; une brume infiniment mystérieuse assombrissait leur feuillage massif. Derrière, à demi cachés par les peupliers, formant une configuration désordonnée, les bureaux du gouvernement et les toits lourds de Trafalgar Square.

Les eaux, reflétant le ciel gris et les arbres sombres, étaient noirs et paisibles ; et l'odeur d'humidité stagnante qui en montait faisait défaillir et écœurerait.

Au soleil, la vallée, toute verte et boisée, était plaisante et fraîche ; mais quand les nuages venus de l'ouest commencèrent à s'amasser, gris et lourds, gommant les collines alentour, elle sembla tant s'étrécir que j'en aurais crié comme sous le coup d'une douleur physique. L'austérité de cette scène était insupportable. Les ormes sombres, bien alignés, les prés si soigneusement entretenus. Lorsque les nuages massifs se fondirent aux collines, j'eus l'impression que le paysage se refermait sur moi. Alors, sortir de ce cercle confiné me sembla une tâche impossible, et toute velléité de fuite parut m'abandonner. La scène était si ordonnée,

si arrangée, qu'elle me faisait sentir qu'au milieu d'un tel décor, ma vie jamais n'échapperait à la servitude. Le poids des siècles passés où tant de gens avaient vécu selon un certain mode, mus par certaines valeurs, influencés par certaines émotions, était trop lourd pour moi. Je me sentais tel un oiseau stupide, un oiseau né en cage, incapable d'atteindre la liberté. Ma soif de liberté était dérisoire, car je me savais démuné de la force nécessaire pour l'obtenir. Je longeais les champs, suivant la clôture en fer bien nette qui les délimitait. De toutes parts autour de moi apparaissait le soin attentif de l'homme. La nature elle-même, comme sous l'ascendant de ce formalisme, s'épanouissait avec rigidité et décorum. Rien n'était laissé à l'abandon. Les arbres étaient élagués afin de présenter la forme voulue, abattus là où leur présence semblait inopportune, replantés ailleurs pour parfaire la symétrie d'un groupe.

Le ciel après l'orage, balayé par le vent mugissant, avait la terrible inhumanité de la justice.

Sur le passé tomba une brume légère, une vapeur peinte qui enveloppa mes souvenirs d'un halo, atténuant leur dureté pour leur prêter un charme un peu exotique ; ils m'apparaissaient comme une ville ou un port vu de loin, à travers un voile de lumière vespérale, ses contours indistincts et ses couleurs flamboyantes adoucies en une harmonie plus délicate, plus subtile. Mais de cette mer d'éternité montait une brume implacable, absolue, et les années enfouirent enfin mes réminiscences dans une nuit grise et insondable.

Les années qui passent ressemblent à la brume qui s'élève de la mer du temps, donnant à mes souvenirs un aspect nouveau ; leur dureté semble moins froide et les faits moins brutaux. Mais soudain, par hasard, comme un vent sur la côte dissipe la brume montée des eaux maussades, un mot, un geste, une mélodie, détruisent l'illusion née de la perfidie du temps, et je perçois avec

une acuité plus neuve, pénétrante, les événements de ma jeunesse dans toute leur cruelle réalité. Et cela me laisse indifférent. Tel un spectateur peu concerné par la pièce de théâtre ou un vieil acteur observant le rôle qu'il a créé en s'étonnant de le trouver empoussiéré, je contemple celui qui fut moi, songeur, et avec un certain mépris amusé.

La pluie heureuse d'avril. La nuit patiente.

Dans la chaleur un silence lourd tomba sur la campagne.

Les riches couleurs de mort automnale évoquaient une mélodie infiniment triste, le chant mélancolique d'un regret inutile ; mais dans ces teintes passionnées, dans le rouge et l'or des pommes, dans la nuance changeante des feuilles tombées, quelque chose encore empêchait d'oublier que dans la mort et le dépérissement de la nature se trouve la promesse d'une vie nouvelle.

Nuit ardente, nuit étoilée.

La lumière de l'aube, changeante et rosée.

Le vent, sinistre et spectral, bruissait comme un animal aveugle à travers les branches nues.

Pour l'amant qui attend son amour, il n'est pas de son plus triste que l'égrenage nonchalant des heures.

La lampe vacilla, dernier coup d'œil hagard d'un moribond.

L'aube suivrait la nuit longue et lasse, mais nulle lueur n'éclairerait son cœur déchiré ; son âme errerait à jamais dans les ténèbres, à jamais dans les ténèbres, à jamais.

A la campagne, l'obscurité nocturne est amicale et familière, mais à la ville, avec les lumières qui la percent, elle est factice, hostile et menaçante. Tel un vautour monstrueux qui plane, elle attend son heure.

Le petit jour sortit furtivement d'un nuage obscur comme un hôte impromptu, incertain d'être le bienvenu.

En compagnie de C.G. je regardais le soleil se coucher quand il observa que pour sa part, il jugeait les couchers de soleil assez vulgaires. Moi, impressionné par le spectacle auquel je venais d'assister, je me sentis humilié. Il me dit avec mépris que j'étais très anglais, ce que j'avais toujours tenu pour une qualité plutôt estimable. Il me fit savoir qu'il était français d'esprit ; il me parut en ce cas dommage qu'il parlât avec un si fort accent britannique.

C.G. Il a toutes les grâces et toutes les vertus (au sens figuré s'entend, car sa morale n'a rien de très louable) et il se flatte de son sens de l'humour. D'après lui, le meilleur argument en faveur d'une cause est l'impopularité qu'elle suscite. Il met un point d'honneur à dénigrer son pays, ce qu'il considère comme une illustration de sa largeur d'esprit. Dix jours à Paris avec les bons de chez Cook ont suffi à le convaincre de la supériorité des Français. Il parle d'amour idéal et d'espoir en réprimant un rire et s'offre une prostituée du Strand pour dix shillings. Il rend l'époque responsable de ses échecs. Qu'y a-t-il à dire d'une époque et d'un pays qui refusent de l'apprécier à sa juste valeur ? Il regrette de n'avoir pas vu le jour dans la Grèce antique mais, fils de médecin de campagne, il eût été esclave. Il méprise mon habitude de prendre des bains froids. Il se fait recalier à tous ses examens, mais fait de chaque humiliation un nouveau motif de vanité. Il écrit des vers qui ne manquent que d'originalité pour être passables. Il n'a aucun courage physique et, lorsqu'il se baigne, l'idée de perdre pied le terrorise. Mais il est fier de sa lâcheté : n'importe qui, dit-il, peut être brave, cela n'indique qu'un manque d'imagination.

Dieu va par tous les chemins de la terre, labourant le sol et semant la douleur et l'angoisse, semant d'Est en Ouest.

L'or somptueux d'un soir d'été.

Comme l'épée de feu qui dessécha les larmes d'Ève dans ses yeux affligés.

Les beautés de serre chaude du style de Pater, au parfum oppressant de pourrissement tropical : un bouquet d'orchidées dans une pièce surchauffée.

Le soleil était une fournaise grondante, fondant les nuages massifs en une pluie d'or ardente ; devant cet embrasement immense, on pensait à quelque cataclysme géant où serait forgé un monde neuf et puissant ; et les nuages de l'est imageaient les tourbillons de fumée issus de cette vaste combustion. On imaginait les créateurs titanesques d'un monde nouveau jetant dans le chaudron bouillonnant les faux dieux, les pompes et les vanités, les mille métaux, les œuvres innombrables de l'homme ; et dans un silence effroyable toute chose vivante était brisée et dispersée, transformée en de nouvelles substances, invisibles, éthérées et mystiques.

Les jeunes feuilles frémissant un peu, voluptueusement, sous la pression rapide de la brise.

Mon âme me semblait un instrument à cordes sur lequel les Dieux jouaient une mélodie désespérée.

Mon cœur souffrait pour elle, et bien que j'eusse cessé de l'aimer, je demeurais inconsolable. Un sentiment douloureux de vide avait remplacé l'angoisse amère, plus malaisé peut-être à supporter. L'amour peut passer sans que le souvenir s'efface, le souvenir passer sans que vienne l'apaisement.

Les ondes amères de l'océan.

Les nuages à vive allure traversaient le ciel, cuivre et rouge sur le bleu lacté.

La bruyère, riche de la richesse de l'améthyste, digne et compassée.

Sous le ciel bas et gris les couleurs du paysage se détachaient avec une netteté singulière ; les champs, bruns ou verts, les tons sombres des haies et des arbres, montraient une certaine magnificence, différente de l'éclat d'un paysage italien, aussi intense pourtant et opulente, comme composée des couleurs fondamentales. Cela rappelait un de ces tableaux primitifs où la même luminosité est obtenue par un fond d'or pur.

Quand on est amoureux, à quoi bon ne recevoir en retour que bonté, amitié et affection ? Ce sont des fruits stériles, qui restent en travers de la gorge.

Dans les jours anciens, je m'étais satisfait d'être en compagnie de –, de marcher avec elle en silence, de parler des choses les plus insignifiantes ; mais récemment, lorsque le silence s'abattait sur nous, je cherchais éperdument quelque chose à dire et, quand nous parlions, notre conversation semblait forcée et peu naturelle ; j'étais embarrassé d'être seul avec elle.

Quelle idée étrange que le changement soit nécessairement synonyme de progrès ! Les Européens se plaignent de ce que les ouvriers chinois utilisent le même matériel depuis des siècles ; mais si, avec ces instruments grossiers, ils ont su faire preuve d'une délicatesse et d'une précision insurpassées par les artisans occidentaux, pourquoi donc devraient-ils en changer ?

Les trois devoirs de la femme. Le premier est d'être jolie, le deuxième d'être bien vêtue, et le troisième, de ne jamais contredire.

Le chant bas et diffus de Londres, pareil au ronflement lointain d'un moteur puissant.

Avec l'âge, on devient plus taciturne. Quand on est jeune, on est prêt à se répandre devant le monde ; on éprouve une intense communion avec les autres, on veut se jeter dans leurs bras, certain d'y être accueilli ; on veut s'ouvrir à eux pour qu'ils nous prennent ; on veut pénétrer en eux ; notre vie semble se déverser dans celle des autres, ne faire plus qu'un avec la leur, comme les eaux des fleuves s'unissent dans la mer. Mais peu à peu ce pouvoir de communion nous abandonne ; une barrière se dresse entre les autres et nous, et l'on comprend qu'ils nous sont étrangers. Alors on place tout son amour, toute sa faculté d'ouverture sur un seul être, dans un ultime effort pour unir notre âme à la sienne ; de toutes ses forces, on l'attire à soi, s'efforçant de le connaître et de s'en faire connaître jusqu'au tréfonds du cœur. Mais peu à peu on s'aperçoit que c'est impossible et que, malgré tout l'amour qu'on lui porte, aussi intimement liés que nous fussions l'un à l'autre, il reste un étranger. Pas même le mari et la femme les plus aimants ne se connaissent. Alors on se replie sur soi-même et, dans le silence, on se bâtit un monde à part, gardé du regard de toute âme humaine, même de la personne que l'on aime le mieux, sachant qu'elle ne comprendrait pas.

Parfois on éprouve de la rage et du désespoir à ne connaître si peu ceux que l'on aime. On a le cœur brisé devant cette impossibilité de les comprendre, de pénétrer au plus secret de leur cœur. Quelquefois, par accident ou sous l'effet de quelque émotion, leur être intérieur se laisse fugitivement deviner, et l'on se désespère en voyant combien on en est ignorant, et combien il nous échappe.

Quand deux personnes ont longuement débattu d'un sujet et que soudain le silence s'installe entre elles, les pensées de chacune vagabondent dans une direction qui leur est propre et, un moment plus tard, se remettant à causer, elles se rendent compte de l'intensité avec laquelle leurs cours ont divergé.

On dit que la vie est brève ; pour ceux qui se tournent vers le passé, elle le semble peut-être ; mais pour ceux qui regardent de l'avant, elle est horriblement longue, et paraît sans fin. Parfois on sent qu'on ne pourra pas le supporter. Pourquoi ne peut-on s'endormir et ne jamais, jamais se réveiller ? Quelle vie heureuse doivent connaître ceux qui envisagent l'éternité ! L'idée de vivre pour toujours est effroyable.

Le monde est si peuplé que l'action d'un individu peut ne pas avoir de conséquence.

Êtes-vous sentencieux ! On a le sentiment que vos observations devraient être ponctuées de prises de tabac.

Il est terrible de n'avoir aucun moyen de s'exprimer, de toujours tenir secrets ses sentiments.

Suis-je donc un poète mineur pour exposer mes parties vitales ensanglantées à la foule vulgaire ?

S'il était décemment possible de dissoudre un mariage pendant la première année, pas un couple sur cinquante ne resterait uni.

Les lecteurs ignorent que le passage qu'ils lisent en une demi-heure, en cinq minutes, l'auteur l'a conçu avec son sang, avec son cœur. L'émotion qui leur paraît « tellement authentique », il l'a vécue, au long de nuits de larmes amères.

La tristesse humaine est aussi vaste que le cœur humain.

Il y a des gens qui répondent : « Très bien, merci ! » quand on s'enquiert de leur santé. Sont-ils vains, pour s'imaginer qu'on s'en soucie !

L'une des plus grandes difficultés de l'homme est de comprendre qu'il ne se trouve pas au centre du monde, mais à sa circonférence.

Les Écossais semblent penser que c'est un honneur que d'être écossais.

La fin d'une vie. C'est comme de lire un livre à la tombée du jour ; on continue à lire, sans s'apercevoir que la clarté décline, et puis soudain, alors qu'on marque une brève pause, on constate que la lumière a disparu ; il fait bien noir et, baissant de nouveau les yeux vers le livre, on ne voit plus rien et la page est vide de sens.

Carbis Water. Les genêts étaient safran et vert. Quelqu'un avait cueilli un bouquet de bruyère, puis l'avait laissé tomber ; gisant dans l'herbe, mourant, il avait un ton pourpre passé, symbole de décadence d'un pouvoir impérial.

Le Monument. Il se trouvait sur une colline sur-plombant la vallée et la mer ; et avec sa calme rivière, Hale ressemblait à une vieille ville italienne, gaie et colorée même sous le ciel sombre. Autour du monument gisaient les fougères sèches, brunes comme la terre, amortissant les pas ; premières parmi les plantes à s'en aller, mortellement glacées par le doux vent de septembre.

Joannes Knill, 1782. Qui était-il ? On peut imaginer un personnage mélancolique, porté au spleen, de ceux que produisit le XVIII^e siècle en réaction au formalisme de l'époque. Ce siècle dépérissait par manque d'air frais. Il but à la coupe où les Élisabéthains avaient puisé une resplendissante joie de vivre, et, la génération suivante, il connut une passion qui enflamma

son âme pour la liberté ; mais le vin s'était appauvri dans la coupe, et sa lie n'était chargée que de lassitude.

Les arbres morts semblaient incongrus en été, tache foncée qui n'avait rien à voir avec les couleurs joyeuses du mois de juin en Cornouailles ; mais désormais la nature entière se mettait à l'unisson, et, nus et noueux, ils se dressaient dans un silence placide comme s'ils éprouvaient de la satisfaction face à la pérennité des choses : les feuilles vertes et les fleurs étaient délicates, aussi éphémères que les papillons et la brise légère d'avril, mais *eux* ne changeaient pas et restaient constants. Le silence était tel qu'on avait l'impression de percevoir les ailes des corbeaux battant l'air, au-dessus, de champ en champ. Et, dans ce calme immobile, curieusement, je crus entendre l'appel chantant de Londres.

Le ciel était chargé, et les nuages, lourds de pluie, balayaient la cime des collines ; avec le jour mourant, la pluie se mit à tomber ; elle était très fine, un crachin de Cornouailles suspendu au-dessus du sol telle une brume, et qui vous pénétrait aussi intensément que la tristesse humaine.

La campagne sombra dans l'obscurité.

Le vent fredonnait comme un robuste valet de ferme marchant paisiblement à travers la campagne.

La terre était emmaillotée de vapeurs opalines, d'une transparence curieuse, impénétrable.

Jeremy Taylor. De nul autre on ne peut dire avec plus de justesse que le style est l'homme. En lisant *Holy Dying*, avec son rythme posé, son classicisme, sa poésie fluide et souple, on peut s'imaginer quelle sorte d'homme était Jeremy Taylor ; et, en examinant les circonstances de sa vie, il était facile de deviner qu'il écrirait exactement comme il le fait. C'était un prélat du temps

des rois Charles. Sa vie était facile, d'une opulence modérée et d'une douce satisfaction. Et tel était son style. A la différence de celui de Milton, il n'évoque pas un torrent tumultueux forçant son chemin parmi des obstacles quasi insurmontables, mais un ruisseau murmureux qui déroule gaiement ses méandres à travers une prairie fertile tapissée de fleurs aux senteurs suaves et printanières. Jeremy Taylor ne jongle pas avec les mots, mais se contente de les employer dans leur sens ordinaire. Il utilise rarement des épithètes subtiles, rarement celles-ci découvrent une qualité nouvelle ou frappante dans l'objet ; il y recourt purement comme ornement, les répétant à l'infini, comme s'il ne s'agissait pas de choses vivantes et nécessaires mais simplement d'accessoires conventionnels d'un substantif. Ainsi, malgré son style fleuri à l'extrême, il donne une impression de simplicité. Il semble employer les termes qui viennent le plus naturellement aux lèvres, et ses expressions, bien que joliment tournées, ont un ton familier. Il se peut aussi que la constante répétition de «et» ajoute à cette sensation de naïveté. Les longues propositions, reliées les unes aux autres en un enchaînement qui paraît interminable, donnent l'impression d'avoir été composées sans effort. On pense à la conversation intarissable d'un vieil ecclésiastique bon enfant. Souvent, il est vrai, les phrases sans fin, unies entre elles, proposition après proposition, sans grande considération pour le sens et sans le moindre souci de construction, relèvent simplement d'une ponctuation imprécise, et une réorganisation peut les transformer en périodes concises et bien structurées. Jeremy Taylor, quand il le veut, peut assembler ses mots avec autant d'adresse que n'importe qui, et compose alors une phrase parfaitement musicale. «Celui qui désire mourir en paix et serein doit, par-dessus toute chose, se garder de mener une vie douce, délicate et voluptueuse ; mais il doit poursuivre une vie austère et sainte, placée sous la discipline de la Croix, sous le signe de la prudence et l'observation, une vie de combat et d'intentions raisonnables, de travail et de vigilance.» En revanche, il se laisse parfois emporter, accumulant alors «et» sur «et», idée sur idée,

jusqu'à ce qu'on n'y trouve plus ni queue ni tête ; et sa phrase s'achève enfin en queue de poisson, obscure, inaboutie et agrammaticale. A l'occasion toutefois, ces phrases démesurées sont maniées avec un étonnant savoir-faire ; et dans une longue suite logique, l'agencement des épithètes, la forme et l'ordre des détails varieront avec habileté et élégance.

Mais le charme essentiel de *Holy Dying* réside dans l'atmosphère générale du livre, odorante et formelle, calme et raffinée comme un jardin du vieux monde et, plus encore, dans l'harmonieuse poésie de phrases éparses. On ne peut tourner une page sans trouver une image formulée avec bonheur, un placement des mots qui semble donner aux plus simples une valeur nouvelle ; et, assez souvent, un passage pittoresque, surchargé comme ce charmant style rococo à ses débuts, quand la décoration exubérante restait cependant dans les limites du parfait bon goût.

Aujourd'hui, l'écrivain consciencieux à la recherche d'une épithète se met à l'affût (généralement en vain !) de celle qui éclairera l'objet à décrire d'une lumière nouvelle, dévoilant quelque caractéristique encore irrévélée ; mais jamais Jeremy Taylor ne le tente. L'adjectif qui lui vient en premier à l'esprit est celui qu'il retient. Il y a pour décrire la mer des milliers d'épithètes, parmi lesquelles la seule que l'on évite scrupuleusement, pour peu que l'on se pique d'être styliste, est « bleu » ; pourtant c'est celle qui satisfait le mieux Jeremy Taylor. Il n'a pas l'expression incisive de Milton, sa puissance poétique qui lui permettait d'agencer les noms et les adjectifs, les adverbes et les verbes, d'une manière totalement originale. Il ne surprend jamais. Son imagination est dépourvue d'audace et de violence. Il se contente d'emprunter les sentiers battus, d'employer les expressions telles qu'elles lui viennent, et la principale particularité de son style tient dans le regard doux et bucolique qu'il porte sur la vie. Il voit le monde avec aménité et le transcrit de même, sans grand art, mais avec un désir agréable de rendre les choses de la façon la plus pittoresque possible.

Le soleil levant colorait la brume de multiples teintes, jusqu'à la rendre iridescente comme la calcédoine, mauve, rose et verte.

Statuettes de terre-cuite. J'étais enchanté de la facilité avec laquelle se mouvaient les petites silhouettes, de leur geste vif et de leur attitude nonchalante. Dans les plis de l'étoffe qui les drapait, dans leurs mouvements suspendus, il y avait tout l'esprit de cette civilisation adepte du grand air qui était peut-être l'essentiel de l'existence hellénique. Devant une rangée de figurines de Tanagra, l'esprit imaginaire s'emplit d'une nostalgie ardente de cette vie plus libre et simple des temps anciens.

La triste nuit tempétueuse de l'éternelle damnation.

Et, par intervalles, dans une trouée des nuages rapides, paraissait une étoile pâle frissonnant dans le froid.

Un azur plus profond que le riche vernis d'un vieux bijou français.

Les champs labourés prennent au soleil les tons diaprés du jaspe.

Le feuillage des ormes plus sombre que le jade.

Au soleil, les feuilles humides étincelaient comme des émeraudes, pierres factices idéales pour accompagner les fastes dépravés d'une courtisane royale.

Riches d'une richesse artificielle, élaborée, comme ces anciens bijoux somptueux incrustés de pierres précieuses.

Un vert pareil à celui des vieux bijoux émaillés, plus translucide que l'émeraude.

La riche profondeur du grenat.

Elle avait la transparence riche et colorée d'une écaille d'agate.

Le ciel, d'un bleu plus lumineux que le lapis-lazuli.

Sous le soleil mourant, après l'ondée, les couleurs de la campagne prenaient une richesse nouvelle, presque trop élaborée, ressemblant un instant aux nuances opulentes de l'émail de Limoges.

Comme une porcelaine de Limoges étincelant de couleurs opulentes.

L'eau, dans l'ombre translucide et profonde, avait la lourde richesse obscure du jade.

Le lecteur peut se demander à juste titre ce que ces émaux, ces pierres fines et précieuses font ici. Je vais le lui dire. A cette époque, encore impressionné par la prose exubérante qui était de mise dans les années quatre-vingt-dix, et conscient que mon style était plat, simple et prosaïque, je voulais tenter de lui donner plus de couleur et d'ornement. C'est pourquoi je lisais Milton et Jeremy Taylor avec un zèle laborieux. Un jour, l'esprit encore empli d'un passage fleuri de la Salomé d'Oscar Wilde, je me rendis, muni d'un crayon et de papier, au British Museum où je pris ces notes, espérant qu'elles me seraient utiles.

Piccadilly avant l'aube. Après l'agitation et le trafic incessant de la journée, le silence de Piccadilly tôt le matin, avant le point du jour, semble à peine croyable. Il est anormal et assez spectral. La grande rue vide prend une largeur solennelle, descendant majestueusement, avec l'aisance assurée et imposante d'un fleuve placide. L'air est pur et limpide, mais vibrant, de sorte qu'un fiacre solitaire fait soudain résonner la rue entière, et que le trot emphatique du cheval s'y répercute longuement. Impressionnantes par leur régularité, les lumières électriques, autoritaires et impudentes, inondent les alentours d'un éclat dur et neigeux ; avec une sorte de violence indifférente, elles projettent leur clarté aveuglante sur les vastes demeures silencieuses, et, plus bas, découpent les grilles du parc, longues et régulières, et les arbres tout proches. Et au milieu, éclipsé comme un collier de gemmes au feu terni, scintille le tremblement jaune des becs de gaz.

Partout règne le silence, mais les maisons sont calmes et silencieuses, d'un silence différent du reste, très blanches sauf aux béances noires des nombreuses fenêtres. Dans leur sommeil, closes et verrouillées, elles bordent le trottoir, comme abandonnées, sans ordre ni dignité, ayant perdu toute signification une

fois privées de la rumeur affairée des voix humaines et des pas hâtifs des personnes qui entrent et sortent.

L'automne a également ses fleurs ; mais elles sont peu aimées et appréciées.

C'est d'un ridicule si consommé que je ne puis y voir de sens littéral, et je me demande si ce trait ne m'avait pas été inspiré par une femme quelque peu mûrissante qui avait fait des avances au timide jeune homme que j'étais alors.

K. Je crois qu'on peut souvent en apprendre long sur un homme en découvrant ce qu'il lit. Dans la vie paisible qui est le lot de la plupart d'entre nous, l'esprit aventureux peut difficilement se satisfaire autrement que par la lecture. En se plongeant dans les livres, les hommes mènent des vies imaginaires, souvent plus réelles que celle qui leur a été imposée par les circonstances. Si l'on demandait à K. quels livres ont exercé sur lui le plus d'influence, il serait sans doute bien en peine pour répondre ; c'est une question souvent posée, et moins stupide qu'il n'y paraît au premier abord. La réponse est généralement la Bible et Shakespeare, parfois par pure hypocrisie, mais souvent par peur de passer pour prétentieux en fournissant une réponse plus originale que celle qui est attendue. Je doute que K. nommerait sans quelque complaisance les œuvres qui ont le plus occupé son esprit, qui lui ont procuré les sensations les plus vives. Le *Satiricon* de Pétrone figurerait sur la liste, aux côtés de l'*Apologie* de Newman. On y verrait également Apulée et Walter Pater, George Meredith, le judicieux Hooker, Jeremy Taylor, Sir Thomas Brown et Gibbon. Ce qui l'enchantait le plus est la splendeur du style. Il aime la préciosité. Évidemment c'est un imbécile intelligent et cultivé.

Il se sentait comme l'homme qui, des profondeurs d'un gouffre, distingue en plein midi les étoiles invisibles à ceux qui vivent à la lumière du jour.

Il lui semblait que rien ne pourrait étancher sa soif brûlante, sinon la force conjuguée de tous les courants de la vie.

Un jugement solide et pondéré.

Le chanoine. Il éludait toute question religieuse, comme si elles étaient indécentes ; mais quand on le pressait, il s'exprimait de manière hésitante, comme pour détourner tout reproche. Il disait toujours qu'une évolution doit avoir lieu dans la religion aussi bien qu'en toute autre chose. Il se tenait à la limite entre la connaissance et l'ignorance. « Ici la raison humaine ne peut aller plus loin », disait-il, et il commençait aussitôt à s'approprier cette région obscure et inconnue. Mais quand la science, telle une langue de mer, forçait le passage et montrait que la raison humaine se sentait en pays de connaissance dans quelque autre région, il reculait précipitamment. Pareil au général vaincu dénaturant les faits, il qualifiait son retrait de repli stratégique. Il plaçait sa foi dans l'inconnaissable. Il misait tout sur les limites de la raison, mais de même qu'un dilapidateur observe l'usurier constituer sa propriété arpent après arpent, il dissimulait mal son anxiété en voyant les progrès de la science.

Il lisait à son lutrin des passages de la Bible, qu'une partie de sa congrégation prenait au pied de la lettre et que l'autre tenait pour manifestement faux, sachant lui-même qu'il s'agissait de légendes auxquelles aucun homme sensé ne pouvait croire. Parfois des doutes l'assaillaient quant au bien-fondé de son comportement, mais il haussait mentalement les épaules. « Après tout, disait-il, il est bon que les ignorants croient en ces choses. Il est toujours dangereux de blesser les gens dans leurs convictions. » Quelquefois cependant, il s'arrangeait pour que son vicaire lût les passages qu'il ne pouvait se résoudre à citer. Il préférait d'ailleurs que ses vicaires fussent un peu bornés.

Il qualifiait ses accès de colère de « juste courroux » ; et lorsqu'un autre commettait un acte qu'il réprouvait, il se disait dans un état de vertueuse indignation.

Le style de Matthew Arnold. C'est un instrument admirable pour exposer la pensée. Il est clair, simple et précis. Il coule comme une rivière calme et limpide, en un cours presque trop tranquille. Si le style s'apparente aux vêtements d'un homme distingué, qui, sans attirer l'attention, révèlent leur élégance lorsqu'on s'y intéresse par hasard, alors le style d'Arnold est parfait. Jamais ostentatoire, pas un instant il ne détourne du sujet par une expression brillante ou une épithète pittoresque ; mais à l'examiner de plus près, on découvre l'équilibre minutieux des phrases, l'harmonie, la grâce et l'élégance du rythme. On ressent le bonheur avec lequel les mots sont assemblés et l'on s'étonne un peu qu'un si bel effet puisse être obtenu à partir de termes tout à fait simples et banals. Arnold donne de la distinction à tout ce qu'il touche. Son style fait penser à une dame d'une culture et d'une éducation parfaites, dont l'âge avancé lui a fait à moitié oublier les passions de l'existence, dont les manières exquises évoquent une époque révolue, et pourtant d'un humour et d'une vivacité tels que jamais l'on ne songe qu'elle appartient à une génération plus ancienne. Mais ce style, qui convient si bien à l'ironie, à l'esprit et au commentaire, ce style si propre à mettre en relief la fragilité d'un argument, est d'une exigence terrible envers le sujet. Il dévoile sans pitié la faiblesse d'un raisonnement ou la trivialité d'une pensée ; il est alors d'une sécheresse alarmante et déconcertante. C'est une méthode plus qu'un art. Nul mieux que moi n'est à même de comprendre le travail acharné qu'il a nécessité avant d'acquérir cette brillance froide et melliflue. C'est un lieu commun de dire que la simplicité est la dernière acquise de toutes les qualités, et l'on voit parfois, dans certains passages de Matthew Arnold, des traces de l'effort constant, de la contrainte qu'il a dû s'imposer avant que le style d'écriture qu'il avait adopté ne devînt une habitude. Je n'entends nullement le déprécier ; mais je ne peux m'empêcher de penser qu'après le long travail indispensable pour le parfaire, le style d'Arnold est devenu quasi automatique. On sait qu'il n'en a jamais été de même pour Pater ; et de fait, il est évident que le pittoresque,

la richesse des images, la variété des métaphores dont il tirait ses effets requéraient une perpétuelle invention. Mais malgré tout, le style d'Arnold manque de quelque chose ; son vocabulaire est limité et ses tournures de phrase reviennent constamment ; la simplicité qu'il ambitionnait laisse peu de place à l'imagination. Sur quelque sujet qu'il écrive, son style demeure le même. Et c'est à cela, peut-être, autant qu'à son classicisme, qu'il doit le fréquent reproche d'être impersonnel. Mais pour moi, le style d'Arnold est tout aussi personnel que celui de Pater ou de Carlyle. A dire vrai, il me semble exprimer très clairement son caractère, légèrement féminin, irritable, un peu doctoral et froid, mais racheté par une grâce, une agilité intellectuelle étonnantes, et une élégance qui jamais ne fait défaut.

Je suis heureux de ne pas croire en Dieu. Quand je considère la détresse du monde et l'amertume qui y règne, je me dis qu'aucune croyance ne saurait être plus ignoble.

Question intéressante : au-delà d'un certain degré de civilisation, n'y aurait-il pas danger pour la race ? Dans l'Antiquité, la dégénérescence a invariablement succédé à un niveau avancé de culture ; et l'histoire des temps anciens n'est faite que du déclin et de la chute des grandes nations les unes après les autres. L'explication paraît être que, passé un certain seuil de civilisation, la nation se trouve incapable d'assurer sa survie ; et son peuple est conquis par d'autres, plus hardis et courageux, dont la culture n'a pas atteint de tels raffinements. De même que les Grecs furent détruits par le pouvoir barbare de Rome, la France, haut lieu de culture et de civilisation, fine et sensible, fut vaincue par la force primaire et brutale de l'Allemagne. L'artiste est écrasé par le philistin et l'homme cultivé évincé par le rustre. On semble pouvoir en conclure que la vulgarité et l'indélicatesse sont plutôt un avantage.

Les Canadiens, les Australiens, les Néo-Zélandais ont sur les Anglais la même supériorité que celle longtemps observée chez

les Écossais. Élevés dans de plus rudes conditions, où la sélection naturelle joue un plus grand rôle, ils sont mieux adaptés à la lutte pour la vie que les membres de civilisations plus anciennes. Leur regard sur l'existence est moins analytique, leurs instincts, plus grossiers, sont aussi plus puissants ; moins civilisés que nous, moins touchés par les grâces de la vie, ils sont plus robustes. Leur morale, leur conception de l'existence visent (inconsciemment, bien entendu) au bien de la race plutôt qu'au bénéfice de l'individu ; et s'ils produisent moins d'hommes d'exception, le caractère ethnique, en revanche, est chez eux plus marqué et plus distinctif.

Après tout, le seul moyen d'améliorer la race passe par la sélection naturelle ; et celle-ci ne peut s'exercer que par l'élimination des inadaptés. Toutes les méthodes qui tendent à leur préservation – éducation des aveugles et des sourds-muets, soins donnés aux malades, aux criminels et aux alcooliques – ne peuvent aboutir qu'à la dégénérescence.

La raison doit finir par pencher en faveur de la sélection naturelle. En admettant qu'il y ait conflit entre l'égoïsme soutenu par la raison et l'altruisme prôné par la religion, c'est après tout, comme le montre l'histoire de l'évolution, la primauté de l'individu qui détermine le progrès ; et il semble illogique de supposer qu'il en va autrement dans la société humaine.

La bonté trouve son origine dans les instincts humains, et les caractéristiques propres à une tribu y ont de tout temps été élevées au rang de vertus. De même que les canons esthétiques, dans n'importe quelle tribu, n'ont jamais été que l'apparence moyenne de ses membres portée à un degré supérieur, les instincts qu'elle a trouvés en elle, elle les a nommés « le bien ».

Tout cet effort de sélection naturelle, à quoi mène-t-il ? A quoi sert toute cette activité sociale, sinon à aider des créatures peu essentielles à se nourrir et à proliférer ?